

À propos de quelques graphies apparaissant dans  
plusieurs anthroponymes et toponymes ”  
basco-aquitaniques ” de l’Antiquité et du Moyen-Âge  
Hector Iglesias

► **To cite this version:**

Hector Iglesias. À propos de quelques graphies apparaissant dans plusieurs anthroponymes et toponymes ” basco-aquitaniques ” de l’Antiquité et du Moyen-Âge. Nouvelle Revue d’Onomastique, Société Française d’Onomastique, 2012, pp.205-225. <hal-00854091>

**HAL Id: hal-00854091**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00854091>**

Submitted on 26 Aug 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hector Iglesias  
(Aldapa etxea, Bayonne)  
[dolhats.iglesias@free.fr](mailto:dolhats.iglesias@free.fr)

## À propos de quelques graphies apparaissant dans plusieurs anthroponymes et toponymes « basco-aquitaniques » de l'Antiquité et du Moyen-Âge

Le sujet des graphies antiques censées montrer une aspiration, notamment en « proto-basque », est d'une grande complexité, beaucoup plus complexe en tout cas que ne le croient certains auteurs qui voient à tort des *h* aspirés dans grand nombre d'inscriptions aquitaniques et « basco-médiévales ».

Car les faits sont loin d'être d'une clarté absolue.

D'une part, en ce qui concerne les noms basques médiévaux, dans bien des cas le *h* n'indiquait en rien une quelconque aspiration ; cette lettre était simplement utilisée pour rompre un hiatus (*-(t)zaa* > *-(t)zaha*, etc.), cet usage graphique remontant à l'Antiquité et étant utilisé dans bien des langues.

Bref, cette question concernant la présence et l'origine présumées en basque des *h* dit aspirés, ou censés noter une prétendue aspiration primitive, étant d'une grande complexité, il faudra faire preuve d'une prudence extrême afin d'éviter de s'abîmer dans des généralisations trop hâtives et abusives.

Gavel ne dit rien d'autre lorsqu'il fait remarquer que « les dialectes basques français eux-mêmes présentent entre eux de fréquentes différences en ce qui concerne, dans un grand nombre de mots, la présence ou l'absence de l'aspiration »<sup>1</sup>.

Et l'auteur d'ajouter :

« Ces différences portent parfois sur des mots extrêmement usuels : ainsi, l'adjectif qui signifie "bon" se présente en lab. et en bas-nav., sous la forme *on*, et en soul. sous la forme *hun*. Sur le territoire d'un dialecte, un même mot peut se présenter avec une *h*<sup>2</sup> dans certaines localités, et sans *h* dans d'autres ».

Mais encore :

« Enfin des mots de même racine peuvent, dans un même basque, offrir des différences quant à l'usage de l'*h* : ainsi, en souletin, la locution conjonctive *alabadè*, qui correspond à peu près, en français, à "c'est égal" ou à "tout de même", employé comme une sorte d'interjection dans le langage familier, n'a point d'*h*, bien qu'elle doive apparemment s'interpréter *hala ba-da ere* ».

---

<sup>1</sup> GAVEL, « Eléments de phonétique basque », *Revista Internacional de los Estudios Vascos*, 12, an 15, p. 451-452, § 201, chap. XI.

<sup>2</sup> En français on dira un *h*, ce *h*, le *h*, etc., même si les puristes préfèrent dire une *h*, etc.

L'auteur mentionne ensuite un autre exemple « plus curieux » encore : celui du verbe *joan*, « aller » (litt. « allé(e)(s) ») dans le bas-navarrais occidental actuel et dont le radical *-oa-* augmenté d'un *h*, soit *-oa-* > *-oha-*, en empêche la confusion avec le participe passé *joan*, d'où il s'ensuit qu'en bas-navarrais occidental on dira *joan hiz*, « tu es allé » mais *johan hiz*, « tu vas », *joan zira*, « vous êtes allé » mais *johan zira*, « vous allez », etc.

On voit que tout cela est loin d'être simple, l'origine d'un grand nombre des *h* aspirés en basque, dont la présence est souvent d'explication malaisée, étant récente.

Il faut en effet faire preuve d'une grande prudence dans cette affaire<sup>3</sup>.

C'est pourquoi il sera fait encore une fois appel à des auteurs, non seulement de premier ordre, mais également comptant parmi les plus mesurés et les plus prudents en la matière.

Gavel, qui cite Azkue<sup>4</sup>, un autre auteur de tout premier plan, résume et explique parfaitement le fond du problème :

« M<sup>f</sup> Azkue (*dicc.*, I, p. 373-374) signale comme une preuve possible<sup>5</sup> de ce que, à un moment donné, l'*h* aurait été commune à tout le Pays basque, le fait que dans le texte biscayen *Refranes y Sentencias comunes en Bascuence* (1596) un assez bon nombre de mots ont souvent une *h* à l'initiale »<sup>6</sup>.

Mais Azkue, écrit Gavel, signale un fait des plus intéressants :

« La fréquence de cette *h* n'est cependant pas une preuve, car M<sup>f</sup> Azkue remarque avec raison que pour beaucoup de ces mots on rencontre souvent aussi, dans le texte cité, des graphies sans *h* ».

Bref :

« Il est possible, à la rigueur, qu'il faille voir dans ces *h* initiales le signe d'une aspiration en voie de disparaître. Mais leur présence peut aussi s'expliquer sans leur supposer une valeur phonétique réelle : dans les mots commençant par *u*, l'*h* pouvait simplement aider à indiquer que l'*u* était une voyelle, et non pas une consonne ayant le son du *v* espagnol : en castillan même, on le sait, des graphies telles que *huelo*, *huele*, *hues(s)o*, *huerta*, etc. ont pris naissance simplement par un désir de clarté orthographique, pour éviter qu'on ne prononçât *velo*, *vele*, *ves(s)o*, *verta*, etc. ».

Il ajoute :

---

<sup>3</sup> L'aspiration existe également en gascon et dans le dialecte montañés (parler de Santander) ainsi que dans plusieurs dialectes galiciens et autres parlers tel que le toscan, etc.

<sup>4</sup> Azkue n'affirme rien.

<sup>5</sup> Azkue et Gavel étant deux savants bascologues de grand poids dans le domaine des Etudes Basques, il est en conséquence extrêmement peu probable que Gorrochategui et Lakarra aient la tentation d'en contester l'autorité.

<sup>6</sup> GAVEL, *op. cit.*, p. 454-455, n. bas de page, § 202, chap. XI.

## Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaniques »

« Enfin, dans les mots commençant par d'autres voyelles, l'*h* peut être un simple luxe orthographique, causé par l'analogie d'*h* superflues dont en espagnol l'usage s'est notablement développé au XVI<sup>e</sup> siècle, quelques-unes d'entre elles étant d'ailleurs étymologiques, par exemple celle du mot *honra*, et les autres étant complètement injustifiées, comme celle de *hermano* ».

D'autre part, on sait que durant l'Antiquité, comme cela a déjà été vu au début de nos commentaires (cf. *supra*, § 2.2) un *h* placé au milieu d'une voyelle redoublée servait également à indiquer que cette voyelle était longue et simple, soit par exemple : *-aha* = *-ā*, voire *-ihi* = *-ī*, etc. Cela est le cas dans les inscriptions osco-ombriennes : ombrien *Naharkum*, *Naharcom* à côté de latin *Nār*, *Nārtēs*, etc.<sup>7</sup>. A la finale le *h* pouvait également indiquer durant l'Antiquité la longueur de la voyelle précédente comme dans l'actuelle exclamation *ah!* où le *h* indique la longueur de la voyelle *a*, voire comme dans le mot allemand *kuh*, « vache » où le *h* ne note pas une aspiration mais la longueur du *u*, soit *kū* ou *kuu*, etc.

Au début de notre ère, on constate cet usage dans les inscriptions vénètes se finissant en *-ah*, *-oh* ou *-eh*, c'est-à-dire *-ā*, *-ō*, *-ē*, etc., voire dans le corps des mots lorsque le *h* était immédiatement précédé d'une consonne. Ces faits de graphie, bien connus des spécialistes, ne nécessitent pas en conséquence qu'on s'y attarde.

L'usage semble également avoir été connu durant l'Antiquité en Aquitaine. On lit en effet dans les inscriptions aquitaniques le nom *Leherennus* qui alterne avec une forme *Lerennus* et même *Lehrennus*.

Est-on vraiment certain en effet que dans *Leherennus* le *h* intervocalique reproduisait un *h* aspiré ? Mais pourquoi dans ce cas-là trouvons-nous dans ce même corpus aquitanique les variantes *Lerennus* et *Lehrennus* ?

Gorrochategui peine manifestement, et il n'en fait d'ailleurs aucun mystère, à nous expliquer ces alternances graphiques :

« La base *Leher*<sup>8</sup> aparece también en dos ocasiones sin aspiración (¿ indicio de latinización ? ) »<sup>9</sup>...

On n'est guère forcé de croire à une telle explication.

Une interprétation à laquelle de surcroît l'auteur lui-même ne semble pas trop croire. On a déjà vu qu'au cours de l'Antiquité lorsqu'un *h* était immédiatement précédé d'une consonne, comme dans le cas de la forme attestée *Lehrennus*, cela indiquait d'ordinaire que la voyelle précédente était longue.

Doit-on en déduire que *Lehrennus* = *Lērennus* = *Leherennus* ?

<sup>7</sup> FRUYT, M., 1987, « *Graeci* : le nom des Grecs en latin », in *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Bibliothèque de l'Information grammaticale, Paris, p. 113-120, v. p. 116.

<sup>8</sup> L'existence d'un mot basque *leher*, « pin » ainsi que d'un verbe *leher-tu* (< *leher-tu*), « exploser, éclater, écraser (sous un poids) » ne résout pas non plus définitivement la question car il n'est pas prouvé que le *h* apparaissant dans ces termes y soit primitif comme on l'a vu auparavant (cf. GAVEL, *supra*, § 4).

<sup>9</sup> GORROCHATEGUI, J., 1984, *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, Ed. Servicio editorial del País Vasco, Vitoria-Gasteiz, p. 345.



## Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaniques »

type celtique le segment *-ōrix*, gén. *-ōrīgis* (< *-ō-rix*, le *-o-* étant ici un élément de jonction, c'est-à-dire, nous dit Lebel, une « voyelle de liaison *-o-* »<sup>14</sup>) montre toujours, tout au moins dans les formes « latinisées », un *-ō-* bref.

Était-ce un nom gaulois prononcé à la façon aquitaine ?

Le graveur, supposé être en effet d'origine autochtone, c'est-à-dire aquitaine, aurait alors retranscrit ces noms tels que ses compatriotes et lui-même les prononçaient au quotidien, articulation étrange certes, mais guère plus que ne peut l'être l'actuelle prononciation andalouse ou sicilienne des noms espagnols et italiens ; imaginons en effet qu'un Andalou ou un Sicilien se mette à écrire l'un des mots espagnols et l'autre des mots italiens tels qu'il les prononce. Le résultat graphique serait certainement inattendu<sup>15</sup>.

L'exemple de quelques autres noms aquitains est également révélateur. Prenons celui de *Herauscorritsehe*, nom d'une divinité pyrénéenne de l'Antiquité, probablement du III<sup>e</sup> siècle.

L'inscription, trouvée à Tardets en Soule, est connue depuis longtemps puisqu'au XVII<sup>e</sup> siècle Oyhénart la cite déjà :

*FANO / HERAVS- / CORRITSE- / HE SACRVM /*

*C(aius) VAL(erius) VAL- / ERIANVS*

Soit :

« Gaius Valerius Valerianus [a consacré] cet autel votif au temple de *Herauscorritsehe* ».

Comment expliquer ici le segment final *-ehe*, bref la présence inexplicquée de ce *h* ?

Une hypothétique « aspiration » devant être écartée, aucun auteur ni croyant sérieusement, pas même encore une fois Gorrochategui, il ne peut alors s'agir que d'une lettre dont la seule fonction était de noter la présence d'un *-ē* long, marque du datif latin ou gaulois, comme est forcé au demeurant de le reconnaître ce même Gorrochategui qui cite le savant Vittorio Pisani à l'origine de cette explication, soit : *Herauscorritsehe* = *Herauscorrits-ē*, « à *\*Herauscorrits* »<sup>16</sup>.

Quoi qu'il en fût, la seule « certitude » est que dans le cas présent le *h* ne peut noter une quelconque « aspiración ».

Le cas de la divinité pyrénéenne du début de notre ère connue sous le nom de *Artahe* / *Artehe* / *Arte* est un autre exemple montrant que nous sommes bien en présence d'un usage graphique et non d'un *h* aspiré.

Gorrochategui, qui n'a jamais caché être un partisan convaincu du phénomène d'« aspiration » généralisée en « proto-basque » — dont la langue aquitaine constituerait un témoignage, hypothétique quoique vraisemblable — est pourtant forcé de s'incliner devant les faits lorsqu'il écrit :

<sup>14</sup> LEBEL, P., 1946, *Les noms de personnes*, Ed. PUF, Paris, 5<sup>e</sup> éd., 1962, p. 21.

<sup>15</sup> Achille LUCHAIRE, 1879, *Études sur les idiomes pyrénéens de la région française*, p. 83, écrivait d'ailleurs : « *Dunohorix* est certainement la forme pyrénéenne des *Dumnorix*, *Dubnoreix*, *Dubnorex* fréquents dans les auteurs et sur les médailles ».

<sup>16</sup> PISANI, V., 1935, « Il dativo gallico de temi in *-i* », *Archivio Glottologico Italiano*, p. 168-171.

« [on constate l'existence de noms] en los que puede apreciarse una desinencia *-e*, de modo que la *-h-* pueda ser entendida como un signo gráfico para marcar la separación entre el tema y la desinencia : *arta / arte-h-e* »<sup>17</sup>.

Peu importe alors que dans le cas présent le *-h-* ne note pas, au dire même de Gorrochategui, la longueur de la voyelle, ce qui importe ici c'est que ce *-h-* ne peut en aucun cas reproduire, reconnaît ce même Gorrochategui, mais a-t-il vraiment le choix face au poids d'une telle évidence, une quelconque « aspiration ».

Enfin, à l'initiale *h* semble avoir eu la valeur du *šin* phénicien (chuintante sourde non emphatique), plus précisément cananéen<sup>18</sup>, soit [š], phénomène dont il semblerait exister plusieurs exemples. En voici à présent quelques-uns paraissant montrer clairement cet usage. Le nom de Salamanque était dans l'Antiquité *Helmantica*, var. *Hermandica* d'après Tite-Live (XXI, 5) et *Σαλμαντική*, lat. *Salmantica* selon Ptolémée (II, 5, 7).

Quelques auteurs de la fin du XX<sup>e</sup> siècle ont montré leur étonnement et incompréhension face à l'alternance graphique *H-* / *S-* apparaissant dans ce vénérable nom de lieu ibérique : en réalité le *H* initial semblerait y signaler une chuintante [š], peut-être l'apico-alvéolaire [ś], soit *Helmantica* = *Šelmantica* ou *Śelmantica*, ce fait étant confirmé par l'actuelle forme du nom, à savoir *Salamanca* en espagnol<sup>19</sup>.

Voyons un autre exemple.

Il y a quelques décennies, on a retrouvé dans la localité alavaise de Miñao Goien / Miñano Mayor, située à dix kilomètres au nord de Vitoria-Gasteiz, une inscription du début de notre ère, I<sup>er</sup> ou II<sup>e</sup> siècle, où il est écrit :

*AELIA / HELLICE / HELASSE* [-e = datif]

<sup>17</sup> GORROCHATEGUI, *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, p. 309, § 461.

<sup>18</sup> LEJEUNE, M., 1972, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Ed. Klincksieck, Paris, p. 88, § 79.

<sup>19</sup> Claude Ptolémée doit donc utiliser une autre tradition graphique, c'est-à-dire une tradition dans laquelle la fricative est reproduite avec plus ou moins de fidélité moyennant le sigma Σ-, et c'est cela qui expliquerait la forme *Salmantica* qu'il donne car le processus selon lequel à l'initiale devant voyelle la sifflante indo-européenne \*s- ne s'est pas conservée en grec et a abouti au souffle sourd *h-* est un phénomène ancien remontant au premier millénaire avant notre ère. Il est donc peu probable en conséquence qu'on doive faire appel à ce type d'explication dans le cas du nom de pré-celtique de Salamanque. Michel Lejeune précise d'ailleurs, *op. cit.*, p. 94, § 83 : « En grec, par conséquent, un σ- initial devant voyelle ne continue pas la sifflante indo-européenne \*s-. Parmi les mots grecs commençant par σ- devant voyelle, un bon nombre sont d'origine obscure ». Pour expliquer cette alternance graphique dans un nom tel que *Helmantica* / *Σαλμαντική*, lat. *Salmantica*, il paraît plus probable de supposer qu'on se trouve en présence de deux traditions graphiques. Ces dernières expliqueraient alors pourquoi certains auteurs de l'Antiquité tels que Hérodote, Sophocle, Xénophon, voire Ptolémée, écrivent par exemple *Σαλμυδησός*, lat. *Salmydessus* (antique ville de Thrace sur le Pont-Euxin, act. Media) et Pline *Halmydessos*, -*ssus* (IV, 45). Il se pourrait également que nous ayons été en présence d'un phénomène d'hypercorrection de type hellénisant étant donné le prestige dont bénéficiait à l'époque d'Auguste la langue et la culture grecques parmi les élites romaines, prestige qui aurait alors poussé certains auteurs tels que Pline ou Tite-Live à placer et à aspirer des *h* dans des noms où ils n'avaient pas lieu d'être, ce fait étant par ailleurs bien connu des latinistes.

## Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaniques »

soit :

« Aelia Hellice [a érigé ce monument à] *Helats* (nom de divinité) »

Si on laisse de côté la graphie *-ss-* qui ici représente une affriquée, en orthographe basque moderne *-tz-*, point sur lequel tous les auteurs sont d'accord, voici l'explication concernant certaines autres graphies apparaissant dans cette inscription.

La personne qui a fait ériger le monument porte, semble-t-il, deux noms, dont l'un est grec : *Ἑλίκη*. Il s'agit d'un nom de femme, probablement une esclave ou une affranchie<sup>20</sup>.

La deuxième possibilité serait d'admettre que *Hellice* n'était point le deuxième nom d'*Aelia* mais l'équivalent grec du nom de la divinité locale et autochtone à qui était dédié le monument, c'est-à-dire *Helasse*, soit *Helasse* = *Hellice*. Cela est extrêmement peu probable, mais il y a débat entre certains auteurs. De toute façon, cela ne change rien à l'affaire qui nous concerne ici.

Quoi qu'il en fût, on sait que dans les noms grecs l'esprit *rude* ' signalait que la voyelle suivante était aspirée et qu'il se transcrivait en latin par un *h* et que l'aspiration devrait être perceptible, quoiqu'il y ait débat entre spécialistes, dans la prononciation. Le graveur, conscient de cela ou simplement et plus probablement se pliant aux règles orthographiques du latin officiel (latin classique ou post-classique) qu'il connaissait manifestement et qu'il appliquait à la lettre, a donc écrit *Hellice* (< lat. *Hēllīcē*) avec *H*-représentant une aspirée.

Mais pourquoi écrit-il également avec un *H*- à l'initiale le nom de la divinité locale et manifestement autochtone *Helass-e* ?

Parce que, fuse aussitôt la réponse, il veut reproduire l'aspiration initiale !

Or, si cette explication, la première qui vient immédiatement à l'esprit de tout chercheur, paraît à bien des égards « logique »<sup>21</sup>, elle n'en semble pas moins erronée.

Pourquoi ?

Parce qu'on a retrouvé en Navarre, dans la localité de Barbarin située à douze kilomètres au sud-ouest d'Estella et à soixante-dix kilomètres au sud-est de Miñao Goien / Miñano Mayor une inscription de la même époque, c'est-à-dire du début de notre ère, où il est écrit :

*SEMPRONI/VS BETVNVS SE/LATSE V(otum) S(olvit) L(ibens) M(erito)*

---

<sup>20</sup> Nom d'une des Danaïdes de la mythologie grecque. Il était également porté par une ancienne ville d'Achaïe. C'était en outre le nom que donnaient les Grecs à la constellation de la Grande Ourse.

<sup>21</sup> Il faut toujours se méfier de la « logique », surtout dans le domaine des sciences humaines et en particulier dans celui des phénomènes linguistiques ou dans quelque autre domaine. En effet, c'est au nom de la « logique » la plus implacable que le soleil tourne, à n'en pas douter, autour de la terre et non l'inverse. Et pourtant, on le sait, cela est faux !

Soit :

« A la divinité *Selats* [-e = datif], Sempronius Betunnus s'est acquitté de son vœu de bon gré et à juste titre ».

Gorrochategui :

« Es muy sugestivo relacionar este nombre con la divinidad *Helasse*, de Miñano Mayor (Álava), aunque la presencia de aspiración en posición inicial en lugar de *S-* presenta dificultades »<sup>22</sup>.

Il ajoute, ne pouvant guère dissimuler plus longtemps son étonnement :

« Sin embargo, en todo lo demás se corresponden perfectamente »...

Et il semblerait qu'il ait entièrement raison. Il doit s'agir à n'en pas douter du même nom. Mais, comme il ne parvient pas à donner une explication cohérente en ce qui concerne l'alternance graphique *H-* / *S-* à l'initiale de ces noms, car il ne se doute pas manifestement que cette lettre *h* a peut-être été utilisée durant l'Antiquité ainsi que par la suite, comme on le verra plus tard, pour noter le *šin* phénicien, il se lance alors dans toute une série d'explication auxquelles lui-même ne semble pas accorder beaucoup de crédit (« podría pensarse en una disimilación de *s-* inicial, como *Sanso* > *Anso* »...).

L'explication serait fort simple pourtant : dans l'inscription de Barbarin, contrairement à ce qui se passe dans celle de Miñano Mayor, le graveur opte pour une autre tradition graphique, c'est-à-dire celle qui se servait du *s-* latin afin de retranscrire tant bien que mal un son que le latin ne connaissait pas, autrement dit l'apico-alvéolaire [ʃ] si caractéristique, encore de nos jours, du basque et de la plupart des *romances* de la péninsule Ibérique, à moins qu'il ne se fût agi d'une chuintante [ʃ]<sup>23</sup>.

Ce point est confirmé par l'utilisation de cette lettre dans les inscriptions aquitaines au moment d'écrire le nom *Sembe-* qui ne peut être, point sur lequel tous les chercheurs sont en parfait accord, que le prototype du vocable basque actuel *seme*, « fils » (< \**semme* < *Sembe-*) et où à l'initiale on a encore de nos jours clairement [ʃ].

Bref, tous ceux qui, à l'époque romaine, essayaient de retranscrire à partir de l'alphabet latin les noms autochtones qu'ils entendaient dans la péninsule Ibérique et en Aquitaine, ces individus en fussent-ils ou non originaires, étaient contraints de se servir d'une seule et même lettre au moment de retranscrire les fricatives [s], [ʃ] et [ʃ] qu'ils entendaient.

---

<sup>22</sup> GORROCHATEGUI, *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, p. 349, §§§ 605, 606, 607.

<sup>23</sup> La deuxième possibilité serait ici aussi d'envisager un phénomène d'hypercorrection de type hellénisant. Cela n'est pas invraisemblable. On peut parfaitement imaginer que le graveur ait voulu, du point de vue phonétique et pour des raisons de prestige social, « helléniser » le nom de cette divinité. Cela nous paraît toutefois moins probable que la première hypothèse, c'est-à-dire celle d'une tradition graphique qui rendait le *šin* phénicien moyennant un *h*. De toute façon ne change rien à l'affaire, à savoir que la lettre *h* devait rendre la plupart du temps une sifflante.

## Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaniques »

Pour essayer de contourner cette difficulté, certains auraient alors parfois utilisé la lettre *h* à laquelle ils donnaient la valeur du *šin* phénicien comme cela était manifestement le cas à Miñano Mayor où le graveur écrit *Helasse*, c'est-à-dire un nom qui s'écrirait de nos jours en orthographe basque moderne *Selatz / Selats* ou *Xelatz / Xelats*<sup>24</sup>.

Il existe un autre exemple où ce curieux usage graphique semble également apparaître.

Le voici :

Le nom d'un peuple ibérique, celui connu de nos jours sous la forme *Edetani*, gr. *Ἐδητανοί* (première mention chez Polybe, X, 34 ; Plin, III, 20 et 23 ; Ptolémée, II, 6, 15) ou *Sedetani* (*Sēdētani*, *Σιδητανοί*, Appien, *Iberica*, 77, 330 ; Strabon, III, 156 et 163 ; Tite-Live, XXVIII, 24, 4 ; XXIX, 1, 26 ; XXXI, 49, 7 ; XXXIV, 20, 1 ; Silius Italicus, III, 372), apparaît constamment dans les documents médiévaux sous une forme *Hedetani* qui alterne avec celle de *Sidetani / Sedetani*<sup>25</sup>. Le nom de cette tribu ibérique fut altéré par les copistes du Moyen-Âge et de la Renaissance : *Sedetani*, *Sidetani*, *Hedetani* sont en effet les différentes versions que l'on trouve chez les historiens.

A l'époque de l'Encyclopédie de Didérot et d'Alembert, on pouvait encore lire à l'entrée *Hédétains* : « Les anciens écrivoient indifféremment *Hedetani*, *Edetani*, & *Sedetani* ».

Cette forme *Hedetani* était utilisée presque exclusivement par la plus grande partie des auteurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et cela jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle la forme *Edetani* (sans *h*) se banalise peu à peu jusqu'à s'imposer définitivement au XX<sup>e</sup> siècle.

Cela avait fait croire à quelques auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle que les *Sédétains* et les *Édétains* pouvaient être deux peuples différents.

Cette ingénieuse hypothèse émise au cours du XIX<sup>e</sup> siècle fut reprise il y a plus d'une trentaine d'années par un autre auteur, Guillermo Fatás. D'après lui, l'existence de deux traditions graphiques aurait prouvé, avançait-il entre autres arguments, l'existence de « deux » peuples, c'est-à-dire l'un ayant habité une présumée *regio Sedetania*, avec *S-*, et l'autre une présumée *regio Edetania*, sans *S-* initial — mais à aucun moment de cette démonstration, il n'est question de la forme avec *H-* initial, soit *Hedetani*, pourtant de loin la forme majoritaire jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Bref, il aurait existé en réalité deux peuples<sup>26</sup>.

---

<sup>24</sup> Le nom *Selats* de cette divinité autochtone de l'Antiquité pourrait-il avoir un rapport avec le mot basque, d'origine inconnue, *sirats*, « sortilège, enchantement, désir de l'âme, consolation, plaisir » ? On peut raisonnablement se poser la question car si l'on devait appliquer les lois phonétiques connues du basque à ce nom de divinité de l'Antiquité nous aboutirions le plus normalement du monde à *sirats* ! Soit : *Selats* > \**serats* (à la suite du passage attendu de *-l-* à *-r-*), puis \**serats* > *sirats* à la suite de la fermeture courante en basque d'un *e* primitif à *i* (*pelota* > *pilota*, *Agerre* > *Agirre*, etc.). Le nom de cette divinité pourrait-il avoir un rapport avec la divinité « lybico-berbère » *SESASE* (datif de *Sesas* ou *Sesax*) ? ; cf. CAMPS, G., 1990, « Qui sont les *dii Mauri* », in *Antiquités africaines*, t. 26, p. 131-153, v. p. 143.

<sup>25</sup> Ces derniers constituaient un peuple d'Espagne qui, suivant Strabon, habitait le mont *Orospeda*, et les lieux situés aux environs du fleuve *Sucro* (act. Xúcar). On trouve dans Tite-Live *Sidetanus ager* et dans Silius Italicus *Sidetana cohors*, etc.

<sup>26</sup> FATÁS, G. 1973, *La Sedetania. Las tierras zaragozanas hasta la fundación de Caesaraugusta*, Ed. Caja de Ahorros de la Inmaculada de Aragón.

Cette singulière et on ne peut plus compliquée théorie de Fatás ne résiste guère pourtant à un examen approfondi des faits, comme le souligne Alicia María Canto<sup>27</sup>. Mais malgré ses faiblesses, la théorie fut immédiatement adoptée par de nombreux auteurs, la plupart universitaires, parmi lesquels... Gorrochategui, qui pour l'occasion firent preuve de plus d'enthousiasme que de prudence.

Mais pour admettre cette théorie de Fatás — qui, rappelons-le, avait déjà été émise au XIX<sup>e</sup> siècle, bien que la plupart des auteurs ne le précisent pas —, il faudrait non seulement ruiner l'autorité de Tite-Live et de Ptolémée réunis, ce qui n'est pas rien, mais également rayer d'un trait de plume les travaux de deux grands savants, Bosch-Gimpera et García y Bellido, et puis dans la foulée passer outre les objections qu'avait émises en ce qui concerne cette hypothèse un autre auteur de tout premier plan, à savoir Antonio Tovar<sup>28</sup>, et plus récemment celles émises par Alicia María Canto, pour ne citer que ces auteurs.

Cela fait beaucoup, même pour Gorrochategui. L'existence de deux traditions graphiques serait encore dans le cas présent l'explication la plus satisfaisante. Quoi qu'il en soit, les monnaies en caractères ibériques connues confirment que la forme primitive et autochtone, autrement dit originelle, de ce nom faisait apparaître un *S*- initial et qu'en conséquence celui-ci n'y était pas adventice :

S-E-DE-I-S-CE-N

ou

S-E-TE-I-S-KE-N

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Encyclopédie avait encore connaissance de cet usage graphique, bien que manifestement Diderot et Alembert n'aient pas su donner du phénomène une définition extrêmement précise ni en connaître véritablement l'origine qu'ils supposent cependant ancienne :

« (...) Les Latins ont aussi employé *v* ou *s* pour *h*, en adoptant des mots grecs (...) L'auteur des grammaires de Port-Royal fait entendre dans sa Méthode espagnole, part. I. chap. iij. que les effets presque semblables de l'aspiration *h* & du sifflement *f* ou *v* ou *s*, sont le fondement de cette commutabilité, & il insinue dans la Méthode latine, que ces permutations peuvent venir de l'ancienne figure de l'esprit rude des Grecs, qui étoit assez semblable à *f*, parce que, selon le témoignage de S. Isidore, on divisa perpendiculairement en deux parties égales la lettre *H*, & l'on prit la première moitié pour signe de l'esprit rude, & l'autre moitié pour symbole de l'esprit doux. Je laisse au lecteur à juger du poids de ces opinions, & je me réduis à conclure tout de nouveau que toutes ces analogies de la lettre *h* avec les autres consonnes, lui en assûrent incontestablement la qualité & le nom ».

---

<sup>27</sup> CANTO, A. M., 2001, « Sinoicismo y *stolati* en *Emerita, Caesaraugusta* y *Pax* : Una relectura de Estrabón III, 2, 15 », in *Gerión*, n° 19, p. 425-476.

<sup>28</sup> TOVAR, 1989, *Iberische Landeskunde* II.3, Baden-Baden, p. 33-34.

## Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaines »

Il existe un autre exemple qui semblerait résolument plaider en faveur d'une telle explication.

Le voici :

Le nom d'une antique divinité du Nord-Ouest de la péninsule Ibérique apparaît écrit sous deux formes, à savoir : *COSSVE* et *COHVE / CVHVE*.

Tous les auteurs ayant été amenés à étudier ce nom de l'Antiquité sont tous d'accord : il s'agit d'un seul et même nom.

Mais pourquoi dans ce même nom la graphie < *h* > alterne-t-elle ici avec celle de < *ss* > ?

Blázquez, un auteur également de tout premier ordre, ne parvenant pas à comprendre qu'en réalité on a probablement affaire à deux traditions orthographiques, conclut donc « logiquement », quoique assurément à tort :

« *Cohue / Cuhue* como variantes de *Cossue* con aspiración de la *ss* »<sup>29</sup>.

Alors qu'en réalité ici la graphie < *h* > sert uniquement à noter une sifflante (quelle que fût par ailleurs sa nature : dorsale, apicale ou chuintante) !

Un autre auteur, Olivares Pedreño, constate également cette alternance, sans toutefois chercher à l'expliquer :

« Prósper considera estas ofrendas referentes a *Cossue* (Prósper, 1997, 267 ss. ; id., 2002, 244-247), bajo las formas *Cohue* y *Cuhue*, posición que es seguida por Búa, 2003, 166 »<sup>30</sup>.

Il est en revanche un fait qui ne peut souffrir aucune contestation.

Le voici :

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les notaires des paroisses d'Anglet et de Biarritz, à savoir les notaires Darancette, Dhiriart et Dithurbide utilisaient la lettre *h* pour noter la chuintante [š], orthographiée de nos jours *ch* en français et *x* en basque, voire les sons [ś], orthographié de nos jours en basque *s*, et [s], orthographié de nos jours en basque *z*.

En effet, dans les milliers de minutes notariales que nous avons consultées, un graphème utilisé pour noter la chuintante [š] était *h* dans, par exemple, le nom de maison *Ehquer*<sup>31</sup> = *exker*, diminutif du mot *ezker* d'après Lhande ; mais également les noms *Mourihcot*<sup>32</sup> et *Domihcto(enia)*<sup>33</sup>, etc. Il est possible que ce graphème ait également noté la

---

<sup>29</sup> BLÁZQUEZ, J. M., 2004, « Últimas aportaciones a las religiones prerromanas de Hispania. Teónimos I. The most recent contributions to Preroman religions of Hispania. Theonymies de Hispania. Teónimos I », *Ilu Revista de Ciencias de las Religiones*, 9, p. 247-279, v. p. 253-254. Il ajoute, p. 264-265 : « En la provincia de Lugo se conocen tres teónimos supralocales, *Bandua*, *Cohue Berralogecus*, *Cohue Tene* (...) o simplemente *Cohue* y *Lugus* ».

<sup>30</sup> OLIVARES PEDREÑO, J. C., 2007, « Hipótesis sobre el culto al dios *Cossue* en el Bierzo (León) : explotaciones mineras y migraciones », *Palaeohispanica* 7, *Revista sobre lenguas y culturas de la Hispania antigua*, p. 143-160, v. p. 143, n. 1.

<sup>31</sup> Maison d'Anglet.

<sup>32</sup> Maison de Biarritz.

<sup>33</sup> Maison de Bidart, act. *Domisto*, à la limite de Biarritz.

fricative apico-alvéolaire [s], si caractéristique du basque, voire la dorso-alvéolaire [s]<sup>34</sup> dans le nom de maison *Buhquet*<sup>35</sup>.

D'où ces notaires du XVIII<sup>e</sup> siècle tenaient-ils cette tradition graphique ?

Nous ne le savons pas, mais il est probable qu'elle venait de loin.

## H- initiaux en « proto-basque »

Il est à présent nécessaire de préciser certains points théoriques concernant l'origine présumée de certains *h* initiaux en « proto-basque » ainsi que celle de certains *t*- initiaux dans cette langue.

Il s'agit d'une question difficile nécessitant des commentaires relativement longs.

C'est à partir d'une observation méconnue, et cependant empreinte d'une considérable profondeur, de celui qui fut, après Miguel de Unamuno, le recteur de l'université de Salamanque après la guerre civile espagnole, c'est en effet en partant d'une constatation — déjà faite, il est vrai, quelque temps auparavant par Henri Gavel — du savant linguiste, et « bascologue » averti, que fut Antonio Tovar que prendra solidement appui notre démonstration.

Tovar, dans un petit ouvrage intitulé *La lengua vasca* et dont la seconde édition parut en 1954, souligne un fait d'une grande importance et qui est passé inaperçu.

Voici ce qu'écrivait le savant bascologue :

« Así sabemos que en inicial de palabra el vasco rechaza las consonantes sordas, y así transforma palabras extranjeras : *bake*, “paz” [fr. “paix”] < *pace(m)* ; *bike*, “pez” [fr. “poix, résine, goudron”] < *pice(m)* ; *gela*, “cuarto” [fr. “chambre”] < *cella* ; *giristino*, “cristiano” [fr. “chrétien”] < *cristi(a)no* ; *gerezi*, “cereza” [fr. “cerise”] < *cerasia* ; *dembora*, “tiempo” [fr. “temps”] < *tempora* »<sup>36</sup>.

Il poursuivait :

« Esto se halla también en palabras de los fondos primitivos de la lengua : *da*, “es”, *dira*, “son”, *en cuanto forman un todo con la negación antepuesta reaparecen con sorda inicial*<sup>37</sup> : *ezta*, “no es”, *eztira*, “no son”. Lo mismo : *du*, “tiene”, *dute*, “no tienen”, con negación son *eztu*, *eztute* ».

<sup>34</sup> IGLESIAS, H. 2000, *Noms de lieux et de personnes à Bayonne, Anglet et Biarritz au XVIII<sup>e</sup> siècle : origine, signification, localisation, proportion et fréquence des noms recensés*, Elkarlanean, p. 78, chap. III, « La forme des noms ».

<sup>35</sup> Maison d'Anglet.

<sup>36</sup> TOVAR, A., 1954, *La lengua vasca*, « Biblioteca Vascongada de los Amigo del País », 2<sup>e</sup> éd., Saint-Sébastien, p. 44.

<sup>37</sup> C'est nous qui soulignons : « Cela est également le cas dans les mots primitifs de la langue : *da*, “il (elle) est”, *dira*, “ils (elles) sont”, *car lorsqu'ils* [précisons qu'en espagnol la nuance, assez subtile il est vrai, exprimée au moyen de l'expression “*en cuanto + verbe*” doit être nécessairement traduite en français par une expression telle que : “*car lorsque...*” ou bien “*à partir de l'instant où...*”] *forment un tout moyennant la négation placée devant ils réapparaissent munis d'une sourde initiale* : *ezta*, “il (elle) n'est pas”, *eztira*, “ils (elles) ne sont pas”. De même : *du*, “il (elle) a”, *dute*, “ils (elles) ont”, au moyen d'une négation deviennent *eztu*, *eztute* ».

## Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaniques »

Ce paragraphe pourra, à bien de égards, paraître obscur au lecteur non averti et peu rompu aux subtilités de la phonétique historique de la langue basque. En voici à présent l'explication exposée de la façon la plus claire qui soit : le basque, à l'instar de bien d'autres langues, possède une série d'occlusives « sourdes » *p-*, *t-*, *k-* à laquelle correspond une série d'occlusives « sonores » *b-*, *d-*, *g-*.

Une unité ou réalisation phonique est dite « sourde » ou « non voisée » lorsque celle-ci est produite sans l'intervention de vibrations au niveau des cordes vocales. En revanche, une unité phonique sera dite « sonore » ou « voisée » lorsque son articulation s'accompagnera, toujours au niveau des cordes vocales, de vibrations. En sorte qu'en basque, entre autres, seule l'existence ou non de vibrations différenciera la bilabiale sourde *p-* de la bilabiale sonore *b-*, l'apico-dentale sourde *t-* de l'apico-dentale sonore *d-*, la dorso-vélaire sourde *k-* de la dorso-vélaire sonore *g-*.

Or, tous les mots basques<sup>38</sup>, qu'il s'agisse de mots primitifs ou d'emprunts d'origine celtique, latine ou autres, ayant eu à l'initiale une occlusive sourde (à savoir *p-*, *t-*, *k-*) ont vu celle-ci se transformer, à une époque que certains linguistes arrivent plus ou moins à dater comme nous le verrons par la suite, c'est-à-dire *grosso modo* au cours des premiers siècles de notre ère, en occlusive sonore (c'est-à-dire *p-* → *b-*, *t-* → *d-*, *k-* → *g-*) et cela à la suite d'un besoin irréprouvable et implacable éprouvé par une génération donnée de locuteurs — ici en l'occurrence des locuteurs « proto-bascophones » —, sans que l'on sache cependant quelle est l'origine de ce phénomène, relativement mystérieux, que nombreuses langues connaissent au demeurant : c'est en effet ce phénomène linguistique, quelles que soient sa provenance et sa raison d'être profonde, qui est à l'origine de l'évolution phonétique des langues et notamment du caractère régulier des changements phonétiques de celles-ci<sup>39</sup>.

Or si on tient compte des dires, cités plus haut, d'Antonio Tovar, dont un des disciples fut, entre autres, le linguiste et érudit Luis Michelena, en basque ce ne serait pas la sifflante sourde dorso-alvéolaire, représentée actuellement dans l'orthographe euskarienne moderne par la lettre ou graphie *z*, qui aurait entraîné l'assourdissement des occlusives sonores postérieures<sup>40</sup>, mais au contraire, c'est cette même sifflante sourde,

---

<sup>38</sup> Il existe des exceptions qui appellent toutes cependant une explication particulière. Il s'agit toujours en effet d'exceptions qui confirment la règle selon laquelle en basque les sourdes initiales se sont sonorisées.

<sup>39</sup> C'est nous qui soulignons. Toutes les langues, la langue basque incluse, et même les plus « normées » comme le français, et donc en théorie les plus « stables », en l'occurrence du point de vue de l'écrit, continuent cependant et inexorablement au cours des décennies, à évoluer du point de vue phonétique et également phonologique, et cela de génération en génération et de façon tout à fait imperceptible (au sein d'une même famille le grand-père ne prononcera plus les mots de sa langue maternelle, quels que soient le type et la nature de celle-ci, comme le fera son petit-fils qui est censé pourtant parler la même langue) en sorte qu'au fur et à mesure que le temps passe toutes les langues se modifient plus ou moins rapidement, ne se prononcent plus de la même façon, certains mots acquérant même une signification différente.

<sup>40</sup> C'est nous qui soulignons. Comme on le pensait, par exemple et entre autres, en ce qui concerne la forme verbale *ezta*, « il (elle) n'est pas » : une forme verbale qui ne serait donc pas en conséquence issue, comme certains pouvaient et pourraient encore le croire, d'un prototype *\*ezda* < *\*ez* + *da* où le *d* initial de *da* (c'est-à-dire « il (elle) est », représentant la troisième personne du singulier du verbe *izan*, « être ») se serait

présente ici dans la particule négative *ez*, « non », qui aurait empêché<sup>41</sup> la sonorisation ultérieure du *d*<sup>42</sup>, à l'origine initial<sup>43</sup>.

Les formes verbales basques commençant par un *d*- seraient en conséquence toutes issues de prototypes où à l'initiale on aurait eu en réalité affaire à un *\*t*-, d'où : *\*t-a* > *d-a*, « elle / il est » ; *\*t-u-t* > *d-u-t* ; *\*t-[it]-u-t* > *d-[it]-ut*<sup>44</sup> ; etc.

Or, si on admet l'hypothèse selon laquelle le *d*- initial, marquant dans la conjugaison basque la troisième personne<sup>45</sup> et dans lequel Hugo Schuchardt voyait le vestige d'un pronom de troisième personne *\*d(a)*<sup>46</sup>, aujourd'hui disparu, celle-ci ne serait en fin de compte rien d'autre que le résultat de la sonorisation d'un plus ancien préfixe *\*t(a)*- (c'est nous qui soulignons).

### La question de l'évolution / t- / > [th-] > [θ-] > [h-] > Ø- en « proto-basque »

La reconstruction du système phonologique du « proto-basque » mettrait en lumière la non-existence au sein de celui-ci des occlusives *p*, *t*, *k* en début de mot et cela interdirait en conséquence les comparaisons fondées sur de telles bases, c'est-à-dire des rapprochements avec des éléments lexicaux ou morphologiques appartenant à d'autres langues et ayant une sourde à l'initiale.

assourdi au contact de la sifflante sourde précédente, c'est-à-dire un *z* provoquant l'assourdissement de l'occlusive postérieure, soit : *zd* > *zt*.

<sup>41</sup> Hypothèse déjà avancée, on l'a dit, par Henri Gavel qui admettait qu'une sonore « peut devenir (ou redevenir) » une sourde lorsqu'elle est immédiatement précédée de certaines consonnes la protégeant de la sonorisation. En effet, la seconde hypothèse [*i. e.* redevenir sourde, c'est-à-dire, d'après Gavel, à son état présumé d'origine] « n'est pas moins vraisemblable que la première » car « il est difficile de dire s'il s'agit ici de la transformation d'une sonore initiale primitive [...] en la sourde correspondante [...] sous l'influence de la sourde précédente *z* [*i. e.* dans par exemple *ez* de *ezpadakit*, « si je ne (le) sais pas » ~ *\*pa* → *badakit*, « je (le) sais », etc.] ou, au contraire, du maintien » d'une sourde initiale primitive, cf. GAVEL, H., 1921, « Eléments de phonétique basque », *Revista Internacional de los Estudios Vascos*, 12, p. 325, § 150. De façon encore plus explicite, il écrivait également, *op. cit.*, p. 140-141, § 63 : « si l'association de mots est une de celles qui sont courantes, par exemple s'il s'agit de la négation *ez* et d'une forme verbale, la sonore devient sourde ; ou plutôt, semble-t-il (au moins pour la plupart des cas), elle le redevient, car, ainsi que nous le verrons par la suite, il semble que dans un grand nombre de mots qui commencent aujourd'hui par une sonore, cette consonne initiale ait été une sourde à l'origine, et n'aurait fait que conserver son articulation primitive après la sifflante. Ex : les formes verbales *da*, *duzu*, *dakit*, *gira*, donnent respectivement, combinées avec la négation : *ezta*, *eztuzu*, *eztakit*, *ezkira*. De même la particule *ba*-, qui correspond pour le sens à la conjonction française « si », devient (ou redevient) *pa* lorsqu'elle est précédée de la négation *ez*. »

<sup>42</sup> C'est-à-dire que l'on rencontre, entre autres, dans plusieurs formes verbales basques, à savoir : *da*, *dira*, *dut*, *ditut*, *dute*, etc.

<sup>43</sup> C'est nous qui soulignons. En raison du fait qu'en basque ce fameux *d*, précédemment initial, n'apparaît plus évidemment à l'initiale des phrases négatives — à la suite de la « soudure », courante et en théorie obligatoire en phonétique basque, de la particule négative précédant le *d* initial : (*e*)*zt*.

<sup>44</sup> L'explication est en réalité un peu plus complexe puisque la forme verbale *dut*, « je l'ai » serait en fait issue d'un prototype *\*da-DU-da* ou plutôt *\*ta-DU-da* > *\*da-(D)U-da* > *\*daud* > *dot* > *dut* / *det*.

<sup>45</sup> C'est-à-dire au singulier et au pluriel du présent de l'indicatif.

<sup>46</sup> SCHUCHARDT, H., *Primitiae linguae vasconum : Einführung ins Baskische*, Max Niemeyer, Halle and Saale, 1923, § 3.

## Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaines »

Le raisonnement réside dans le fait que ces sourdes n'auraient en fait eu de véritable existence que dans les emprunts lexicaux, notamment ceux d'origine latine (d'où le latin *p-ace(m)* → *b-ake*, etc., cf. *infra*), mais non pas dans le lexique primitif du « proto-basque » car à l'époque de la romanisation, c'est-à-dire au début de notre ère, ces sourdes primitives avaient cessé d'exister ou, pour le moins, étaient en passe de ne plus exister, d'où l'impossibilité qui aurait été la leur d'aboutir ultérieurement en basque à *b-*, *d-*, *g-*, autrement dit d'être sonorisées.

En conséquence, les comparaisons basées sur l'existence de sourdes initiales primitives ne pourraient être, a-t-on prétendu, acceptées. Une lecture attentive des travaux d'André Martinet<sup>47</sup> et, entre autres, de ceux de Luis Michelena ne permet pas toutefois de trancher, car dans ce type de recherche, les certitudes sont en effet peu nombreuses.

Les travaux du bascologue Henri Gavel, que Martinet et Michelena ne manquent pas de citer à plusieurs reprises, signalaient, en ce qui concerne la question du *p* initial — et en contradiction avec ce qui a été dit plus haut —, qu'« aucun mot vraiment très ancien, disons-nous, n'a pu échapper à l'action de cette loi [de sonorisation], que ce mot fût d'emprunt ou de *pure souche*<sup>48</sup> basque »<sup>49</sup>, ces travaux admettant même la possibilité que toutes les sonores *b-*, *d-*, *g-* fussent issues d'anciennes sourdes primitives.

Le doute réside dans le fait qu'on ne comprend pas quelles auraient pu être alors les véritables raisons ayant pu provoquer cette sonorisation. D'après Martinet une des explications du phénomène de sonorisation pourrait être la suivante : le basque aurait connu à une époque reculée, période que l'on ne peut pas dater avec exactitude, une opposition phonologique entre une série d'occlusives sourdes initiales /*p-*, *t-*, *k-*/ et une série d'occlusives sonores et également initiales /*b-*, *d-*, *g-*/.

Pour cet auteur, le « proto-basque » distinguait deux séries d'occlusives : une « forte », principalement en position initiale de mot<sup>50</sup> et une série « douce » caractérisant les consonnes occlusives précédant des voyelles inaccentuées, à savoir principalement, dans le cas présent, les occlusives intervocaliques, d'où l'expression « position faible ». D'une part, les occlusives « fortes » /*p t k*/ étaient réalisées en tant que sourdes aspirées [ph-, th-, kh-] en position initiale, dite « forte », et en tant que sourdes non aspirées en position intervocalique, dite également « faible », [-p-, -t-, -k-].

Les occlusives « douces » /*b d g*/ auraient été, en revanche, réalisées en tant que sourdes douces [b↓-, d↓-, g↓-] en position initiale, dite également « forte », et en tant que spirantes ou fricatives en position intervocalique, dite également « faible », [-β-, -δ-, -γ-].

<sup>47</sup> MARTINET, A., 2005, *Economie des changements phonétiques : traité de phonologie diachronique*, Ed. Maisonneuve & Larose, Paris, p. 239-250.

<sup>48</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>49</sup> GAVEL, H., *op. cit.*, p. 316, § 149, III. Luis Michelena, dont la *Fonética Histórica Vasca* doit beaucoup aux travaux d'Henri Gavel comme il le reconnaît lui-même, ne dit rien d'autre lorsqu'il écrit : « Su anterior falta de sonoridad [des occlusives *p*, *t*, *k*] en inicial ha podido conservarse en las sordas que tras sibilante, posición de neutralización, no se pronuncian aspiradas en ningún dialecto (*du*, “lo ha” / *eztu*, “no lo ha”, etc.) », cf. *Fonética Histórica Vasca*, p. 254, § 12.18.

<sup>50</sup> D'où l'expression ultérieure de « position forte » (à ne pas confondre avec l'expression « série forte » mentionnée auparavant), ce qui impliquerait en outre que le « proto-basque » fût accentué sur la syllabe initiale.

Une des principales conclusions de tout cela est que le phonème /t-/ initial du « proto-basque » aurait connu une réalisation en tant que sourde aspirée [th-] pour aboutir, après une étape en tant que spirante sourde [θ-]<sup>51</sup>, à [h-]<sup>52</sup> puis à zéro, soit l'évolution qui suit : /t-/ > [th-] > [θ-] > [h-] > Ø<sup>53</sup>. Michelena admettait que l'hypothèse de Martinet était vraisemblable, mais principalement — et uniquement — du point de vue strictement théorique, c'est-à-dire du point de vue de la théorie dite structuraliste. Martinet signalait également que son hypothèse n'était en réalité rien d'autre qu'une tentative de reconstruction théorique. C'est pourquoi il est, sinon inexact, du moins prématuré, d'affirmer, comme le font quelques auteurs<sup>54</sup>, que le « proto-basque » ne connaissait pas, et n'aurait jamais connu, à l'initiale du mot les phonèmes /p-, t-, k-/, ce qu'une lecture, même sommaire, des travaux de Martinet, doublée d'une lecture de ceux de Gavel et de Michelena, infirme. Il serait également

<sup>51</sup> Une fricative ou spirante interdentale sourde comme dans l'anglais *thick*, « épais, -aisse ».

<sup>52</sup> Les inscriptions aquitaines, la langue aquitaine étant, on le sait, d'ordinaire considérée comme apparentée au « proto-basque », attestent en effet l'existence d'un élément anthroponymique aquitain *Talsco-* (en réalité « aquitano-ibérique » car il s'agit d'un élément apparaissant également en ibère sous la forme *Talsco/Talscu*) qui alterne avec l'élément anthroponymique, également aquitain, *Halsco-* (i. e. l'évolution *Halsco-* → génitif latin (il s'agit d'une forme « latinisée », c'est-à-dire coulée dans le moule de la déclinaison latine) : *Halsco(nis)*, « [fille] (d') *Halsco* ») présent également dans l'anthroponyme, toujours d'origine aquitanique, *Halscotar(r)* → génitif latin : *Halscotarr(is)* (*filiae*), « (fille) (d') *Halscotar(r)* ». Mais si l'hypothèse de Martinet était exacte, pourquoi les deux variantes aquitaines *Halsco-* / *Talsco-* apparaissent-elles alors toutes les deux en même temps sur les inscriptions pyrénéennes du début de notre ère ? On aurait dû en effet avoir soit l'une, soit l'autre, mais pas les deux variantes attestées à la même époque (ces inscriptions furent réalisées, à en croire la plupart d'auteurs, entre le I<sup>er</sup> et le II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ).

<sup>53</sup> Le nom du peuple aquitain appelé au début de notre ère *Tarbel(l)-i* (il s'agit d'une forme « latinisée », c'est-à-dire « coulée » dans le moule de la déclinaison latine, soit en français académique « les Tarbelles » ou « Tarbelliens » ; avec un élément pré-celtique \**TAR(r)-* constituant une racine pré-indo-européenne signifiant, entre autres, « pierre, roche » ?), un peuple qui habitait *grosso modo* les actuelles provinces du Labourd et de la Basse-Navarre ainsi qu'une partie du Sud des Landes et une autre de l'actuel Béarn, pourrait-il être concerné par cette hypothèse de Martinet ? Le nom de ce peuple pourrait-il en effet être présent, comme certains auteurs l'ont parfois envisagé, dans le toponyme actuel *Arberoa*, « pays d'Arberoue » (Basse-Navarre, autrefois *Arbeloa*, 1264, *Arberoa*, 1280) ? L'évolution phonétique aurait-elle pu être celle postulée par Martinet, à savoir : *Tarbel-* > \**Tharbel-* > \**Harbel-* > *Arbel-o-(a)* > *Arbe-r-o-(a)* ? C'est-à-dire « le (-a) "lieu", "pays", "région" (= -o- ?) de la pierre noire, ardoise (= *arbel*) » ? ; la signification exacte du suffixe -o n'est pas connue cependant, peut-être un suffixe de nature locative ou adjectivale : *zabal* → le nom *Zabal-o*, « lieu vaste, aplani » (?), *garai* → le nom *Garai-o*, « lieu élevé » (?), etc. Il ne s'agit toutefois que d'une simple hypothèse qui, quoique plausible, ne trouve pas de confirmation étant donné qu'on ne sait pas si le toponyme bas-navarrais *Arbeloa* → *Arberoa* continue véritablement le nom de peuple aquitain *Tarbel(l)-i*, d'autant plus qu'on a également cru reconnaître le nom de ce peuple dans le nom de hameau béarnais appelé Castetarbe (commune d'Orthez, autrefois *Castet-Tarbe*, 1360).

<sup>54</sup> TRASK, *op. cit.*, p. 128 : « Such words as *tutur*, "crest", *trikatu*, "rest", *kosko*, "acorn cap" and *muga*, "boundary", found also in neighbouring Romance languages, have often been regarded as loans from Basque. But the first two of these words would have been absolutely impossible in Pre-Basque, while the other two could only have existed in different forms (such as \**gosko* and \**buga*) », c'est-à-dire : « Des mots tels que *tutur*, "crête", *trikatu*, "(s') arrêter", *kosko*, "crâne, coquille d'œuf" et *muga*, "frontière", que l'on rencontre aussi dans les langues romanes voisines [du Pays basque], ont souvent été considérés comme des emprunts au basque. Mais l'existence des deux premiers mots aurait été impossible en "proto-basque" [ou "pré-basque" *[sic]*], alors que les deux autres auraient seulement pu exister sous des formes différentes (telles que \**gosko* et \**buga*) ».

## Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaniques »

prématuré d'affirmer qu'en « proto-basque » tous les /p t k/ à l'initiale des mots appartenant au fonds primitif indigène, à savoir les termes non empruntés au latin, auraient disparu (à savoir : t- > h- > Ø-), ce que Martinet et Michelena se gardaient pareillement de prétendre. Nous citerons en effet un vocable pour lequel la théorie de Martinet ne peut guère s'appliquer, autrement dit reste inopérante. Il s'agit d'un terme indigène « cantabro-pyrénéen », ou plus exactement « aquitano-pyrénéen », rapporté par Pline et concernant le vocabulaire autochtone utilisé au début de notre ère par les mineurs aquitano-pyrénéens, notamment par les plus célèbres d'entre eux : les Tarbelles<sup>55</sup>.

Ce mot est : *TASCONIUM* (i. e. < *TASC*-[*-ONIUM*]), « terra alba similis argillae, ex qua catini fiunt »<sup>56</sup>, c'est-à-dire un terme indigène désignant une sorte de terre blanchâtre avec laquelle on fabriquait des creusets pour la coupellation de l'or. Le mot n'est pas d'origine latine, pas plus que celtique. Il est acquis qu'il s'agit d'un terme d'origine obscure, à coup sûr pré-indo-européenne<sup>57</sup>. Ce terme existe encore de nos jours en basque sous la forme *toska*<sup>58</sup>, « argile blanche qui entre dans la fabrication de la porcelaine »<sup>59</sup> ; d'après le dictionnaire de Duvoisin « terre blanche »<sup>60</sup>.

Il est nécessaire, encore une fois, de préciser que ce terme ne peut être un emprunt issu du latin car le terme était employé par les indigènes aquitano-pyrénéen à une époque antérieure à l'arrivée des Romains, point sur lequel tous les chercheurs sont unanimes.

Ce qui est remarquable dans le cas présent est que si l'hypothèse de Martinet était entièrement exacte on aurait dû aboutir en basque à une forme telle que \*(h)osk- ou \*(h)ask- (< *toska* / *tasko* < *TASCONIUM*). La seule façon de contourner cette difficulté, qui pour théorique qu'elle puisse paraître n'en reste pas moins réelle, serait d'admettre qu'il

---

<sup>55</sup> La réputation des Tarbelles, en ce qui concerne les techniques d'exploitation des mines, était très grande durant l'Antiquité.

<sup>56</sup> PLINE, *Hist. nat.*, XXXIII, 69.

<sup>57</sup> On citera également un court passage de l'article du savant Vittorio BERTOLDI, 1931, « Problèmes de substrat », *Bulletin de la Société de Linguistique*, XXXII, p. 98-99, eu égard à la valeur, encore actuelle, de ses dires : « Ce n'est pas le seul mot exotique qui a dû frapper le flair linguistique de Pline. A côté de *GANDADIA* Pline mentionne une douzaine de mots se rapportant tous à la terminologie technique des mines : *AGOGAE*, *APISTACUS*, *ARRUGIA*, *BALUCA*, *BALUX*, *CORRUGUS*, *CUNICULUS*, *PALAGA*, *PALACURNA*, *SEGUTILUM*, *STRIGILES*, *TALUTIUM*, *URIUM*, mots qui, en même temps que les récits des auteurs grecs et latins, témoignent de l'intense activité de l'Ibérie. Or, s'il y a un trait commun à tous ces termes, de caractère négatif, il est vrai, c'est qu'ils sont tous d'origine obscure. Rien de surprenant à cela ; car les auteurs anciens attestent unanimement que les gisements aurifères de l'Ibérie avaient été en grande partie exploités par les indigènes dès avant la conquête romaine. César décrit, par exemple, les "Aquitani longe peritissimi" dans l'art de pratiquer les galeries des mines (*CUNICULI*), "propterea quod multis locis apud eos aerariae secturaeque sunt" (*De b. G.*, III, 21). C'était un trait que les Aquitains avaient surtout en commun avec les Cantabres (Pline, XXXIV, 158, 164). Cette supériorité technique des peuplades cantabro-pyrénéennes à l'égard des Romains justifie les richesses d'une terminologie minière indigène, dont Pline nous a transmis les curieux échantillons mentionnés plus haut ».

<sup>58</sup> À la suite d'une métathèse vocalique (*t-A-sk-O* ↔ *t-O-sk-A*) qui n'intéresse pas cependant la présente démonstration car il s'agit ici d'un phénomène secondaire.

<sup>59</sup> Dictionnaire d'Azkue.

<sup>60</sup> En béarnais, on a *tasko*, « motte de terre couverte d'herbe » en regard du vocable aragonais *táska*, « id. » (parler d'Ansó et de Bielsa). Le parler de Cantabrie (dialecte de la Montaña, Santander) connaît le vocable *tascón*, « la hierba recogida ». L'ancien provençal a *tasca*, *tasque*, « tranche de terre gazonnée ». Ces termes d'origine inconnue n'ont rien à voir avec les mots issus de la racine *tasc*, « battre » → *tasca*, « espadar el lino », etc., cf. J. JUD, *Romania*, XLIX, p. 411.

ne s'agit pas, en ce qui concerne ce mot euskarien, d'un terme que le basque aurait directement hérité d'un parler indigène cantabro-pyrénéen que nous appellerons « proto-basque » ou « proto-euskarien ».

Or, cette option, voire cette issue, paraît difficile à envisager. Le terme n'apparaissant pas en français il faudrait nécessairement imaginer que le basque<sup>61</sup> aurait, au cours du Moyen-Âge, emprunté au gascon ou à l'espagnol ce terme pré-celtique (et vraisemblablement pré-indo-européen) alors que la langue basque est à l'origine elle-même déjà une, voire « la » langue pré-indo-européenne par excellence !

Ce serait là en effet un raisonnement pour le moins singulier qui ne peut que laisser sceptique. L'hypothèse la plus économique ne peut être dès lors que la suivante : c'est le basque qui a conservé le terme depuis la plus haute antiquité sous la forme à peine altérée *toska*, et cela à la suite d'une métathèse, des plus classiques en langue basque, étant donné, souligne Bertoldi, que si on veut « prendre une valeur géographique plus précise, le domaine de *TASC-[-ONIUM]* se trouv[e] ainsi étendu à une unité physique qui a pour points extrêmes Santander et Toulouse et pour centre le système orographique des Pyrénées. C'est dans le cadre de cette unité que l'on a essayé, et parfois non sans succès, de jalonner un substrat linguistique dont le basque dans son extension actuelle représente un îlot »<sup>62</sup>.

L'*Orotariko Euskal Hiztegia / Diccionario General Vasco* publié à l'origine sous la direction de Luis Michelena ainsi que le *Diccionario Etimológico Vasco* d'Antonio Tovar et Manuel Agud citent tous les deux, en ce qui concerne ce terme indigène *toska*, une variante ultérieurement sonorisée *doska*.

Un autre exemple pourra être cité : il existait d'après Ptolémée une cité vasconne appelée *Tárraga*. On l'identifie d'ordinaire avec l'actuel village navarrais de Larraga (Ribera, bailliage d'Olite, autrefois *Larraga*, 1128) — il se peut également qu'il s'agisse de l'actuel village appelé Larragueta (*cendea* d'Ansoáin, Pampelune) dont le nom était autrefois également *Larraga*, 1249, *Larraga prope Loçam*, 1276). Il est nécessaire, ici aussi, de préciser que cette antique cité des *Vascones* porte un nom non seulement d'origine pré-latine, mais en outre également pré-celtique, c'est-à-dire un nom pré-indo-européen.

Autrement dit, cette cité de *Tárraga* (avec *T-* initial) existait — à l'instar du nom du peuple aquitain des *Tarusates*<sup>63</sup> ; ainsi que de l'ethnonyme *Tarbelli* cité auparavant,

<sup>61</sup> Le terme est commun à tous les dialectes.

<sup>62</sup> BERTOLDI, *op. cit.*, p. 102.

<sup>63</sup> Les *Tarusates* habitaient vraisemblablement dans la région de Tartas et d'Aire-sur-Adour, c'est-à-dire les régions actuelles du Marsan, de la Chalosse et du Tursan (sud-est de l'actuel département des Landes). Ils avaient pour voisins, à l'est les *Elusates*, au sud les *Benearni*, à l'ouest les *Tarbelli* et au nord-ouest les *Cocosates*. Le suffixe pré-celtique et « ethnonymique » *-ātes* serait d'origine ligurienne ou « liguroïde ». Il implique que les *Tarusates* habitaient une localité non identifiée appelée *\*Tarusa* > *Tarusātes* > *Tarusātes*, « habitants de *\*Tarusa* » à l'instar, entre beaucoup d'autres, des *Elusates* (< *Elusātes*) qui habitaient la cité d'*Elusa* (toponyme attesté,auj. mod. Eauze), des *Tolosates* (< *Tolosātes*) qui habitaient la cité pré-celtique de *Tolosa* (toponyme attesté,auj. mod. Toulouse), voire des *Cocosates* (< *Cocosātes*) qui habitaient la cité aquitanique de *\*Cocosa* (toponyme attesté sous la forme *Cæquosa* dans l'Itinéraire d'Antonin datant de la fin du III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ ; l'antique cité était probablement située dans les environs de Morcenx, soit à Laharie, soit à Garrosse, cf. *infra*) — cf. également les *Sibusates* dont les variantes attestées dans les

## Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaines »

cf. *supra* — avant l'arrivée des Romains. Il s'agit en conséquence d'un nom indigène appartenant au *substratum* originel d'une des régions septentrionales de la péninsule Ibérique, en l'occurrence ici une région vasconne. Nous sommes non seulement en présence d'un toponyme vascon commençant par un /t-/, mais en outre, si on en croit Michelena, pour aboutir à Larraga, il a dû obligatoirement se produire à un moment donné un phénomène de sonorisation de l'initiale de ce toponyme indigène primitif (*Tárraga* > \**Darraga*) étant donné que la forme médiévale *Larraga* ne peut être envisagée qu'en partant d'une alternance, bien attestée en basque, *d-* / *l-*, soit à l'arrivée l'évolution qui suit : *Tárraga* > \**D-arraga* / *L-arraga*.

La conclusion de tout cela est simple : en basque, un /t-/ initial originel, c'est-à-dire appartenant au fonds primitif indigène de la langue, n'aurait donc pas été systématiquement éliminé — comme le prévoyait pourtant l'hypothèse structuraliste de Martinet —, mais dans certains cas il a même subi la loi de sonorisation (*TASCO-* > *toska* > *doska* et *Tárraga* > \**Darraga* / *Larraga* étant les exemples les plus limpides) ayant affecté les emprunts lexicaux ultérieurs, notamment ceux d'origine latine — bien que le cas de l'antique toponyme *Tárraga* soit en réalité plus délicat à manier que le premier<sup>64</sup>, les faits semblent être là.

Pour contourner les deux exemples cités plus haut — on pourrait probablement en mentionner d'autres, ce qui nécessiterait d'autres recherches que nous n'avons pas eu le temps de mener —, il serait nécessaire en effet de se lancer dans toute une série de démonstrations se caractérisant principalement par une grande complication, autrement dit des démonstrations qui seraient la plupart du temps laborieuses, c'est-à-dire des démonstrations à bien des égards peu vraisemblables.

En résumé et à titre de « conclusion », du point de vue strictement théorique — n'oublions pas que la démonstration de Martinet est également, comme il le signale lui-même, purement théorique puisqu'il n'existe aucune certitude en la matière —, il est possible qu'un ancien phonème /t-/ initial appartenant au fonds primitif de la langue se soit non seulement conservé en basque, mais également sonorisé par la suite.

En conséquence, rien n'interdit, en théorie, de postuler pour le préfixe *d-* caractérisant en basque la troisième personne du singulier un prototype \**t-*<sup>65</sup>.

---

manuscrits étaient : *Sibulates*, *Suburates*, *Sibusates*, peuple cité par César, c'est-à-dire les *Sybillates* de Pline (où la graphie *y = u*), à savoir les *Suburātes* / *Subulātes*, « les habitants de \**Subura* / \**Subula* », toponyme attesté au cours du Moyen-Âge sous la forme *Vallis Subola*, 635, Frédégairé ; *Subola*, 1178, cartulaire de Sauvelade ; il s'agit du nom de l'actuelle province de Soule, en basque *Zuberoa*, nom qui paraît explicable à partir d'une métathèse vocalique ultérieure : *Sub-o -l-a* > \**Sub-a-l-o* > \**Sub-e-lo* > *Subero* / *Zubero* (à la suite du passage *l > r* et avec *Z* dans l'orthographe basque moderne ; cf. également le patronyme basque actuel et méridional *Zubero*), etc.

<sup>64</sup> Délicat car il est possible que cette cité vasconne fût en réalité une localité peuplée par une population ne parlant pas « proto-basque » ou, si on préfère, un idiome vascon ! Cela peut paraître curieux aux non-spécialistes, mais il n'est pas sûr en effet que tous les *Vascones* fussent des « proto-bascophones ».

<sup>65</sup> En ce qui concerne le berbère ou plutôt le « proto-berbère », autrement dit ce qu'on appelle d'ordinaire le libyque ou « libyco-berbère », le berbérissant danois K. Prasse a montré que certains morphèmes du berbère moderne existaient déjà au début de notre ère, ou du moins paraissent être attestés dans les inscriptions libyques de l'Antiquité. C'est le cas pour le morphème *t-* représentant en berbère le préfixe de la troisième

Et donc, encore une fois, les dire selon lesquels, en ce qui concerne la troisième personne du singulier du verbe *izan*, « las formas históricas no pueden remontarse a inicial con *t-* »<sup>66</sup>, constituent, jusqu'à preuve du contraire, une affirmation gratuite.

### Bibliographie

- BERTOLDI, V., 1931, « Problèmes de substrat : essai de méthodologie dans le domaine préhistorique de la toponymie et du vocabulaire », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XXXII, p. 93-175, ici p. 98-99.
- BLÁZQUEZ, J. M., 2004, « Últimas aportaciones a las religiones prerromanas de Hispania. Teónimos I. The most recent contributions to Preroman religions of Hispania. Theonymies de Hispania. Teónimos I », *'Ilu Revista de Ciencias de las Religiones*, 9, p. 247-279.
- CAMPS, G., 1990, « Qui sont les *dii Mauri* », in *Antiquités africaines*, t. 26, p. 131-153.
- CANTO, A. M., 2001, « Sinoicismo y *stolati* en *Emerita, Caesaraugusta* y *Pax* : Una relectura de Estrabón III, 2, 15 », in *Gerión*, n° 19, p. 425-476.
- FATÁS, G. 1973, *La Sedetania. Las tierras zaragozanas hasta la fundación de Caesaraugusta*, Ed. Caja de Ahorros de la Inmaculada de Aragón, Saragosse.
- FRUYT, M., 1987, « *Graeci* : le nom des Grecs en latin », in *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Bibliothèque de l'Information grammaticale, Paris, p. 113-120.
- GAVEL, H., 1921, « Eléments de phonétique basque », *Revista Internacional de los Estudios Vascos*, 12, an 15.
- GORROCHATEGUI, J., 2008, *Dictamen a la Comisión Asesora de la Diputación de Álava sobre los hallazgos epigráficos de Iruña-Veleia*, rapport rendu public le 22 juin 2008.
- GORROCHATEGUI, J., 1984, *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, Ed. Servicio editorial del País Vasco, Vitoria-Gasteiz.
- IGLESIAS, H. 2000, *Noms de lieux et de personnes à Bayonne, Anglet et Biarritz au XVIII<sup>e</sup> siècle : origine, signification, localisation, proportion et fréquence des noms recensés*, Elkarlanean, Donostia-Saint-Sébastien.
- KRAHE, H., 1955, *Die Sprache der Illyrier*, Ed. Otto Harrassowitz, Wiesbaden.
- LEBEL, P., 1946, *Les noms de personnes*, Ed. PUF, Paris, 5<sup>e</sup> éd., 1962.
- LEJEUNE, M., 1972, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Ed. Klincksieck, Paris.
- LUCHAIRE, A., 1879, *Etudes sur les idiomes pyrénéens de la région française*, Réédition : Slatkine, Genève, 1973.
- MARTINET, A., 2005, *Economie des changements phonétiques : traité de phonologie diachronique*, Ed. Maisonneuve & Larose, Paris.
- MICHELENA, L., 1954, « De onomástica aquitana », *Pirineos* 10, p. 409-458.

---

personne du singulier des verbes ; cf. Prasse, K., 1972, « Parenté berbère-libyque », chap. II, in *Manuel de grammaire touarègue*, T. III, Copenhague.

<sup>66</sup> GORROCHATEGUI, *Dictamen*, p. 18.

*Graphies d'anthroponymes et toponymes « basco-aquitaniques »*

- MICHELENA, L., [1961], 1990, *Fonética Histórica Vasca*, coll. Anejos del Anuario del Seminario de Filología Vasca “Julio de Urquijo” | Obras completas de Luis Michelena ; 4 | 1, Ed. Diputación Foral de Guipúzcoa, Donostia-Saint-Sébastien.
- OLIVARES PEDREÑO, J. C., 2007, « Hipótesis sobre el culto al dios *Cossue* en el Bierzo (León) : explotaciones mineras y migraciones », *Palaeohispanica 7, Revista sobre lenguas y culturas de la Hispania antigua*, p. 143-160.
- PHILIPON, E., 1925, *Les peuples primitifs de l'Europe méridionale : recherches d'histoire et de linguistique*, Ernest Leroux, Paris.
- PISANI, V., 1935, « Il dativo gallico de temi in -i », *Archivo Glottologico Italiano*, p. 168-171.
- PRASSE, K., 1972, « Parenté berbère-libyque », chap. II, in *Manuel de grammaire touarègue*, t. III, Copenhague.
- SCHUCHARDT, H., 1923, *Primitiae linguae vasconum : Einführung ins Baskische*, Max Niemeyer, Halle and Saale.
- TOVAR, A., 1974, *Iberische Landeskunde. Zweiter Teil. Die Völker und die Städte der antiken Spanien. Vol. 1 : Baetica*, Baden-Baden.
- TOVAR, A., 1976, *Iberische Landeskunde. Zweiter Teil. Die Völker und die Städte der antiken Spanien. Vol. 2 : Lusitania*, Baden-Baden.
- TOVAR, A., 1989, *Iberische Landeskunde. Zweiter Teil. Die Völker und die Städte der antiken Spanien. Vol. 3 : Tarraconensis*, Baden Baden.
- TOVAR, A., 1954, *La lengua vasca*, « Biblioteca Vascongada de los Amigo del País », 2<sup>o</sup> éd., Saint-Sébastien.
- TRASK, R.L., 1997, *History of Basque*. Ed. Routledge, New York / London.